

PRÉFACEMENT

Hugues Labrusse

à Jean Malrieu,
un homme de joie et de deuil

Trente années.

Quand Jean-Max Tixier m'a proposé d'écrire ces quelques pages sur Jean Malrieu, je me suis tout d'abord demandé vers où je me tournerai. Vers l'homme, vers les textes, les souvenirs, vers le nom du poète ? Mais cette expectative a vite laissé la place au fait que, dès lors, c'est Malrieu lui-même qui se manifestait à moi.

La question de savoir s'il s'agit de son image inconsistante, autrement dit d'une représentation par laquelle nous serions médiatement référés à lui, ou bien de l'immersion d'un face à face, qui scelle la prépondérance de l'être, met aussitôt en jeu la structure de la conscience et de la mémoire. L'alternative tombe d'elle-même si l'on prend en considération l'écart qui, dans les deux cas, établit un lien étroit entre ce qu'il sépare, à travers la distance des espaces et des temps. Ne se tient avec moi que ce qui tient devant moi. Mais dans les termes de cette relation, chacun est soustrait à l'autre au moment même où s'exerce l'aimantation de la rencontre ou du rapprochement. Devant moi, avec moi, sans moi. Autre de son autre, nul n'aura jamais été ce qu'il est. L'asymétrie est constitutive de l'écart. La mise en présence se voit compromise par l'irruption de l'autre en l'autre, son point aveugle. Toute manifestation se trouve, par avance, corrodée. La distance, irréductible, ne peut unir que dans l'altération. L'autre que je ne suis pas et l'autre que je suis se croisent par le biais d'une différenciation qui déplace toute expérience immédiate, qui diffracte et menace la relation elle-même. C'est pourquoi la connaissance est, dans tous les cas, une usure, la fatigue d'une impossible adéquation. Dès lors, ce que nous désignons comme l'être, homogène dans la compacité du monde ou de la conscience, est sans l'être. La coïncidence de l'être et du non-être préfigure la définition même du fantôme, de l'esprit, du *ghost*, l'hôte de tous les instants.

La dilution de l'image ne s'oppose donc pas à une supposée plénitude de l'être. Si l'une est représentation et relève en cela de l'être dans l'absence, l'autre est déreprésentation, esquive de l'être dans sa venue. Elles se distinguent, aussi bien dans leur concrétion que dans leur défaillance, par les qualités différentielles de la délocalisation de l'être, de son ombrage entretenu par l'oubli dont la mémoire est la pertinence. Tout apparaissant décline aussitôt son effacement dans sa divulgation. La distance, que l'on ne

saurait arpenter, parce qu'elle suscite un intervalle sans étendue, entraîne l'altérité sur des pentes obliques, dans les décalages, les divergences, les glissements, les effritements. Elle la frappe de discontinuité, de disconvenance, par le seul fait du hiatus de toute contiguïté. Seul l'étranger est mon prochain. Seule l'étrangeté m'est ordinaire. Front contre front, joue contre joue, nous demeurons les uns les autres mutuellement impénétrables. Les transferts opérés par la parole et par les sens, s'ils donnent le sentiment de réduire les césures et les clivages, ne font qu'en bousculer l'ordre. Dérapage qui a besoin d'être affermi, suppléé par une énergie qui tire ensemble les oppositions, tout en préservant leur disjonction, sans réduction ni synthèse. La mémoire recèle ce pouvoir de transiter, de circuler des unes aux autres, selon des oscillations qui vont et viennent de part et d'autre de sa position de déséquilibre, de ses points de fixations aux ondulations de ses images, du spectre au fantôme, du fantôme au simulacre. C'est bien elle qui s'oriente parmi et vers les objets, comme pour revenir au point de départ d'une spirale, sans jamais se résorber dans l'unité d'un *je pense*. En effet, en déployant son pouvoir d'altérité, la mémoire étend les altérations qui contamineront simultanément tout mirage de provenance et toute réversion. Bien que réitérées, ni la conscience ni la mémoire n'en reviennent jamais au même qui, cependant, donne le change. Les composantes intentionnelles n'obéissent à aucune structure originaire. Elles surgissent de l'existence, au cours de notre exposition au dehors, et se modifient imperceptiblement, jusqu'à devenir méconnaissables. C'est pourquoi toute connaissance est toujours en retard sur son propre événement et se retrouve inexorablement jetée dans la dispersion. Tout rapport met en jeu les éléments qu'il laisse advenir à la rencontre et les défigure dans la relation ainsi apparue. L'en-face est brisé avant même d'être constitué. En cette rupture réside la souffrance inscrite dans la remémoration. La souffrance endure l'impossibilité poignante d'un face à face avec quoi que ce soit, Dieu, le monde, autrui, soi-même. Nous avons à répondre de cette déchirure initiale en assumant la part de malentendu dans toute parole, de maladresse et d'offense dans les comportements humains, de tremblements sur nos lèvres bifides, de luxation dans l'existence, ainsi que de la greffe du contingent et du nécessaire dans les errements de l'individuation.

Et même, pour dire un mot de cette indivisibilité prétendue, j'avoue que nous concevons naturellement que tout être et par conséquent tout corps doit avoir son unité et, par conséquent, son individualité. (Bossuet)

Individuité irréductible à toute somme d'individus, mais aussi poreuse qu'une île ouverte aux vents, attaquée de toutes parts par les vagues. Cet assaut fantastique où s'enchevêtrent et se mutilent les alternances du dehors et du dedans, ces tourbillons de diachronies, d'anachronies, nous mettent en porte-à-faux dans nos affects, nos gestes, nos dire. Les hommes n'ont jamais été de niveau, même dans l'amour, le plus déplacé de tous les rapports. Penser, c'est déloger, désorienter, déraciner, désœuvrer, non par un renversement des finalités, mais pour se manifester comme paradoxe, s'enraciner dans le déracinement, se retrancher dans le désert sans abri. Le lien avec autrui se noue dans cette extraction qui nous déporte dans l'autrement sans retour d'équivalence. Par la mort, l'hétérogénéité est à son comble. Mais elle n'est pas unilatérale. La ligature paradoxale des mortels et des morts ne se relâche pas dans la radicalité du trépas.

Ce qu'il y a d'insolite dans cette pensée, c'est que la scission ne succède pas, ni dans l'ordre de la dialectique, ni au titre de secondarité ou d'accident, à l'unité, mais qu'à l'inverse il n'y a d'unité que disjointe. Ne peut se dire universel que ce qui ne le sera jamais. Il n'y a pas lieu d'invoquer ici une quelconque idée régulatrice ou tangentielle. L'accent est mis au contraire sur l'interdit du futur, son illégalité. Les projections de présence et d'absence ne convergent pas au futur. Leurs divergences, les lignes de fuite qui s'écartent indéfiniment, surgissent corrélativement du futur dans son refus d'être.

Désormais, toute pensée qui se défait de la condition ontologique de l'être, qui entraîne ses catégories dans l'autrement qu'être, qui se désintéresse, se verra reconduite immanquablement aux abords d'une déliaison, d'une déraison, où elle se découvrira subitement comme récusée, après avoir été bel et bien convoquée pour rien. Voilà le futur inaccompli, ultérieur à son antériorité, devançant toute consécution. L'existence est ballottée dans les plissements et les rythmiques de cette annulation, de ce déni de justice, de ce congé donné sans motif. À la dérayure tracée et retracée des désaveux, la polarisation du présent et du passé marque les périodes répétées, reproduites, redessinées et fugitives de ce double jeu où la force d'attraction se renverse en une telle force d'aversion que rien ne puisse se produire d'autre, sinon une pulvérisation d'intensité, les copeaux d'un échauffement de tensions.

J'ai regardé toutes les œuvres qui se font sous le soleil, tout est vanité et poursuite du vent... tout s'en va vers un même lieu, tout vient de la poussière, tout retourne à la poussière... (Qohélet)

Ou dans Genèse, 3, 19 : « Car poussière tu es et à la poussière tu retourneras. »
Poussière tu auras été – et retourneras. C'est bien le futur qui commande et qui réproue.

Tournure et détournement dont personne ne peut s'exempter. Ce divertissement incessant, ce tournoiement de présence et d'absence co-accusées, dissimulent à peine, avec peine, à grand peine, la réticence et la destitution qui nous sont infligées. Poussière d'étoiles, cendre et poussière de l'impensé, de ce qui reste quand la flamme d'une pensée, d'un poème, s'est consumée. À chaque fois, c'est bien l'invalidation qui relance ce qui pourtant ne saurait jamais se produire. La retenue du futur s'oblige sur les chemins de traverse de la pensée, d'autres et d'autres pensées, mais s'annonce tout autrement, sans contenu ni lendemain, dans sa fuite abyssale.

La réapparition de Jean Malrieu, dans ce moment d'écriture, me confronte à l'irréel qui embrasse toute réalité dans sa virtualité. Aimantation qui touche donc, dans leur différence, aussi bien le vivant déporté vers le mort, que le mort dans sa venue. Je n'aurai jamais la capacité de maîtriser cette rencontre instable, ce déséquilibre, car je suis moi-même jeté dans les entrelacs d'approche et de recul de la mémoire. Elle trouble le surgissement de ce futur impraticable, qui s'est immiscé entre l'autre et moi, entre lui et moi son autre, en nous déréalisant. Ce faisant, elle falsifie tous les termes directs de l'hoirie. Mais alors qui est le fantôme de qui ? Quelle différence entre le spectre qui me hante et le fantôme en chair et en os que je suis en personne ? Par qui, par quoi, nous trouvons-nous mutuellement pensés, ou devant qui, devant quoi sommes-nous exposés ?

Il n'est pas un seul moment de la vie où ne se pressent ces questions. Je lis et me remémore Sophocle, et le voici qui passe. Il se dresse depuis la mort et m'invite à

l'approcher à distance, afin de ne pas trop le perdre, de ne pas obstruer l'éloignement. Rien ni personne ne saurait éradiquer la résurgence des spectres. Ils ne sont pas confinés entre les murs de la conscience. Ils les traversent. Les poètes le savent, experts en revenants, en rémanents, ainsi que les qualifiaient André Breton et Reverdy, lors d'un débat avec Francis Ponge, en 1952. Ils outrepassent le clos, fissurent l'ouvert. En fait, il s'agit de savoir à qui ou à quoi nous sommes remis et comment y répondre ?

En l'occurrence je suis livré à Jean Malrieu et je suis tenu de répondre aux injonctions, aux sollicitations qui s'attachent à lui, sans pour autant prétendre lui demeurer fidèle, car les trahisons en chaîne enchaînent les mortels et les défunts, coupables de mutuel abandon, coupés de leurs proches par la faute de l'abandon. Qu'une certaine voix de Malrieu m'atteigne encore, cela suffit pour produire cette diffraction dont toute oreille est le partage, à laquelle tout auteur doit s'attendre quand il rencontre son lecteur. Les possibilités offertes à chaque moment, comme matériaux de construction du présent et du passé, cohabitent dans les articulations de cet échange. Ce sont comme les dépliés d'une rainure qui les temporalise en s'y effaçant, en venant s'échouer dans leurs espacements. Toute approche et tout ébranlement de mémoire se trouvent ainsi emportés dans les débordements où se décident leur prescription, leur liquidation, page après page, trait après trait de gravure. L'existence est à chaque fois le brouillon froissé d'une force immodérée, mariée à l'éclair de sa déflagration. J'appelle futur, dans sa coruscation, cette violence de réitération et de destitution qui brise toutes les tables de la loi, qui avale la langue et les poings du monde, qui, dans les hallucinations de notre cœur, ne pourra jamais que pleurer ce qu'elle tue.

Ainsi compris, le futur se dégage des schémas horizontaux de l'intentionnalité et des modes spécifiques de l'ouverture temporelle. Oserai-je dire qu'il est *démodé*, et qu'il se démode précisément, par cette seule expression, dans les dimensions classiques du temps ? Mais il n'appartient pas davantage à leur unité originare, car il se relate à *distance* de leur coappartenance, en forçant l'entrée, en investissant la place, en abolissant *en apparence* la distance même, réduite à *rien*, et a fortiori plus que jamais interdite à tout parcours. Il y a donc bien des instances et des échéances du futur. Mais on ne pourra plus les confier à aucune temporalité connue. C'est le surgissement en nous de *l'atemporalité* sans date, sans autre date que les marques de notre respiration.

Battements duels d'ailes, envergure d'un espace à l'autre, dans leurs découpes de mémoire trop actuelle, trop inactuelle. Dans l'azur, le vol perdure, au privilège de quelle direction ? Mais de l'envolée, on ne sait déjà plus rien. Elle ne saurait avoir lieu, ni par avance, ni par la suite. Rien d'identifiable. Rien que la profondeur inépuisable de cette réception qui m'assaille, quand je lève les yeux.

Le futur dans sa béance, où s'élaborent en s'y perdant l'espace et le temps, désigne cette évacuation qui nous soustrait à tout dévoilement tel qu'il ne saurait jamais être. Il s'interdit ainsi la possibilité de s'accomplir, d'advenir. Nous naissons et nous mourons à la portée du futur, et non en fonction du futur. Nous pourrions alors être tentés de dire que le futur se tient toujours derrière nous, antérieur à sa propre itinérance, n'arrivant jamais à rien, à la fois hors temps et intempestif. Si d'une certaine manière, c'est l'arracher à la triade de la temporalité, le risque menace encore de l'installer dans une autre hiérarchie, celle d'un espace reproduisant le nombre et le schéma des

représentations traditionnelles. Le futur, ce halage de toute pensée, n'ouvre sur rien, ne saurait advenir. Surgit de nulle part, ex nihilo, sa surexposition éphémère et visiblement invisible se volatilise dans son apparaître. Il ne s'assimile ni à un principe sans fondement, ni à une condition de possibilité, mais il imprime la torsion d'une attirance irréprouvable. Il se dresse, se tend, se détend, trou noir hors chronologie, hors succession qui fait voler en éclats la conscience dans la conscience même. Il la précipite dans l'inhabité, dans l'inconnu demeuré l'inconnu, dans la clarté aveugle, sur des lignes de fuite qui ne peuvent se déchiffrer. Le futur ainsi délivré, renvoie à l'immémorial en nous et hors de nous.

Dans cette chute de futur, défilent à contretemps les territoires, les lettres concomitantes et imbriquées des actes passés et présents. Il nous garde de tout accès définitif, au fur et à mesure qu'il nous captive et nous capture. Si le temps se manifeste comme le destin et la nécessité de l'esprit qui n'est pas encore achevé au-dedans de soi-même, le futur, ainsi que nous l'envisageons, ne marque aucun dépassement dans cette réquisition. Bien au contraire, il en est l'arrêt – l'arrêt de mort – en démonte le déroulement dialectique. Le futur suspend le sens de la temporalité où il semble s'être différé par excédence, comme la mort interrompt le mourir de la vie dans l'inachevé. Je meurs du futur, je meurs de la mort. Je meurs de mon fantôme. Je ne peux répondre à la folie de cette démesure, car j'en suis saisi sans recours, sans espoir de m'en dégager. Tout ce qui s'invente pour l'occulter, pour l'apaiser, pour la domestiquer, appartient encore et sans répit à cette formidable aliénation. Le futur souligne le paradoxe du rien qui prend part à mon existence, dans la mesure où il se laisse penser, sans même être un concept antithétique. Le futur, le rien, la mort déterminent, de manière aussi douce qu'effrayante, les processus de la mémoire dans ses convulsions, aux margelles de l'abîme. Apparentés, si l'on peut dire par métaphore, ils viennent à notre rencontre par des jeux différents et simultanément déjoués. Mais cette venue qui n'a de cesse de revenir, n'arrive jamais à terme.

L'invitation de Jean-Max Tixier a réveillé en moi, jour et nuit, le fantôme de Jean Malrieu, qui sommeillait dans l'attente de son revenir. Mais quand le nom de Malrieu est prononcé, je ne suis pas jeté dans un arrière-pays de brumes et d'images indéçises. Malrieu surgit là, sur la scène qui s'ouvre opportunément. Son effraction brise la durée lisse et homogène. Notre comparution mémorable et sans mémoire se déroule on ne sait où, à l'écart de tout. Ce que je pourrai en dire ou ce que Malrieu me suggérera dans son ombre pourra venir, à l'extrême rigueur, s'étaler comme les vagues de la mer sur les sables où brillent des leurres de lumière, chevauchés par ce qui ne s'avance que pour aussitôt se dérober. De quelle tension, de quel soulèvement procèdent-elles ? Sans doute de ce qui vient et revient sans parvenir. Provenance sans origine, le futur qui nous a amarrés l'un à l'autre, s'ajourne, se dénie dans cette aberration de superposer le mort au mortel dans l'apparition. Il nous y garde en sa réserve, à sa disposition sans terme, et fait chanceler toute formalisation.

Notre disponibilité pour le futur trouve peut-être l'une de ses inscriptions dans le messianisme, s'il désigne toutefois ce qui ne saurait jamais arriver, n'ayant pas lieu d'arriver, en deçà et au-delà de tout horizon. Le futur se lève incessamment quoi qu'il arrive. Il vient en tête, sans rallonge d'aucun présent, ni restitution d'aucune absence,

sinon dans l'excès de son spectre, son spasme qui « pallie son visage » et annonce sa contorsion, sa suffocation, sa rétraction. Ce futur, au large de toutes rives conceptuelles, se profile dans les événements qui sont rapportés dans Exode, 3,13-14 : « Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous. S'ils me disent : Quel est son nom ? – que leur dirai-je ? » s'enquiert Moïse. La réponse, telle qu'elle est traduite par Henri Meschonnic, exprime quelque chose d'extraordinaire : « Je Serai que je Serai ». Le blanc entre les deux syntagmes marque une interruption dans l'appellation, tendue vers sa reprise. Ce qui modifiera, me semble-t-il également, la suite : « Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : je Serai m'a envoyé vers vous. » Sans doute faudrait-il écrire ce nom en un seul mot: JESERAI, ou plus simplement encore: SERAI (Serai Serai). En cette occurrence, le futur lance bien un envoi, le coup soudain et imprévu de l'envoi, qui se répercute « de génération en génération. » Si le spectre de Dieu plane depuis longtemps ici sur nos pensées, à qui reviendra la force de l'attester ? Il exige, dans tous les cas, et tout singulièrement dans l'athéisme, que l'on s'interroge sur la signification de l'espace laissé vide par sa défection.

C'est le but de ma démarche qui vise aussi à la constitution du nom. Il n'est pas possible, dans le cadre de cette contribution, d'approfondir un tel infléchissement, qui impliquerait des hérésies d'interprétations, complexes et contradictoires. La difficulté même de rendre intelligible, sinon le nom de Yahvé, du moins la césure qui, paradoxalement, le compose, peut conduire à nous interroger sur le décalage originel, le décalage des origines elles-mêmes, sur la synonymie diphasée du futur et de Dieu. Le retrait sans nom esquissant un futur sans lendemain. Encore faudrait-il aussi recourir de plus près à la sémantique. Dans le spectre des idiomes, les acceptions du futur sont multiples. La racine indo-européenne *bhewé*, *bhû*, veut dire croître. La croissance, bien avant d'évoquer la notion aléatoire de cycle, renvoie au recommencement de ce qui n'en finit pas de commencer sans accomplissement possible, toujours à l'état d'ébauche. Ce blé ne sera jamais le blé. L'adéquation ne saurait aboutir. Dans sa vanité le langage tient lieu de brouillon. Le chef-d'œuvre à venir est irréalisable.

Me préoccupe cette levée d'un futur qui implique, tout à la fois, sa retenue et des effets de chute. Le flux et le reflux de la présence alliée à l'absence, leur partage et leur chassé-croisé, nous assignent au commerce des temps. L'absence répétée des maintenant et la fréquence prégnante des autrefois résonnent dans le cœur avec des frémissements de perte et le pressentiment de la mort (à vif dans la poésie de Malrieu). Le rythme et la mélodie, l'ébranlement perpétuel et le remuement, la répétition dans les jeux bancals de la retombée et de l'élévation, la propagation et la rétention, ont pour dynamique restrictive le futur, dont il nous faudrait examiner plus avant, c'est-à-dire bien avant toute idée de fondation, la corrélation avec la *physis*. L'idée de croissance, dans ce mot, doit s'entendre comme percée, surgissement, que je ne tiens cependant pas à réduire à la création pour ne pas avoir à céder au concept de monde, bien trop massif.

En peinture, une percée se dit d'une échappée de lumière dans un paysage, à travers une touffe d'arbres ou toute autre masse. C'est un rai qui tranche dans la clarté aussi bien que dans l'obscur (un phare, aurait dit Baudelaire). Je voudrais souligner que dans sa plus lointaine signification, le dieu désigne ce trait, ce javelot, qui ne se confond ni avec la plénitude ou l'hégémonie solaire, ni avec les ténèbres. C'est au contraire leur

partage et les alternances de leur rixe qui se produisent autour de ce vecteur où les lignes ne cessent de basculer, de se déplacer, de se bouleverser, de s'annihiler. À chaque fois, à chaque remise à distance, une nouvelle partition, nouvelle apparence de configuration, s'installe en gommant, sans aucune substitution possible, le commencement dans le commencement, en effaçant l'origine dans l'origine. Le dieu est occultation. Il est transfuge et extinction. La fuite des dieux, la mort de Dieu, doivent se comprendre à cette indécision des âges et des espaces, ces jardins d'égarement, surhaussés par la lueur des crépuscules. La percée prend alors une double résonance dans l'esprit. Elle indique le procès dans son déploiement et sa lancée, où toute apparition joue ici et là-bas. Mais sans que nous ne puissions prévenir la portée qui est la sienne, elle nous reconduit à sa survenance sans devenir et sans issue (sans espoir ni désespoir), nous y attache, nous y entrave, et force notre adhérence, dans l'allégresse ou l'appréhension.

Le futur n'advient qu'au futur, de même que la mort n'arrive qu'à la mort, cela n'arrive qu'à elle, elle n'arrive qu'à elle, elle ne nous arrive pas, car depuis le début nous mourons, nous sommes déjà morts. Comme la mort, le futur se diffère. La mort en la pluralité de son mourir. Le futur, dans la futurition qui se divertit dans les jeux mêlés du temps. Il n'y a rien d'autre au cours de ce double glissement qu'une récidive dont on ne peut rien dire, sinon son interdit même. Mais alors, à quoi bon en parler ? Cela n'y changera rien. Sauf que tout langage qui néglige de s'en nourrir finit par bredouiller, il perd ses ressources, revient bredouille, s'étirole. Le langage improbable, sans origine qui lui soit propre, ne résiste pas au bruissement silencieux et au paroxysme du futur. Le futur laisse apparaître la fracture de la voix et de son voile. Sans en dire plus, nous dirons que le langage repose dans la colère, dans une irritation et un emportement hors de propos, hors de tout propos. C'est bien pourquoi, le langage n'a pas pour objectif premier la communication, mais il vacille à la brèche d'une irritation où s'excitent, se libèrent la jouissance et la douleur confondues, assignées au corps, pour se contracter plus encore, jusqu'à l'implosion et la dissémination. Corps de Jean Malrieu penché vers la terre, les épaules clouées au ciel : vivre sensuellement dans le rien, vivre et mourir le rien, le rien d'autre que l'autre qui, par sa mort, se fait contemporain de lui-même. Cet homme dont je mourrai. La réfutation de l'hédonisme naïf. Le vœu de pauvreté.

Malrieu :

Ainsi j'ai construit ma propre douleur
Moitié caillou, moitié jasmin,
Et jamais achevée.

Le destin du langage est de ne point pouvoir demeurer en place, à nulle lieu approprié, puisque habité par un courroux rentré qui le tient dans le tremblement et la crainte de son altération perpétuelle. Tout ce qui implique l'autre en l'autre est condamné à la décomposition. Et toute prospective pour s'en défendre ne peut que confirmer notre errance. Les non-chemins de l'errance, inhérents à notre existence, se superposent ou se démentent, se jouent l'un de l'autre et s'esquivent. Et la clairvoyance devant l'errance elle-même se perdra dans la maladie du langage, cette aberrance de l'aberration. La maladie, cependant, est ce qui reste du futur, nous qui en sommes les patients, les souffrants. Or, qui n'a pas souffert de l'homme qu'il ne deviendra jamais, appelé à mourir

infiniment dans son désir virtuel de mort ? Désir de mort dans la trame du désir de futur. L'un et l'autre donnent silence, silence à venir, sans avenir, qui n'est pas abolition de la parole, mais précarité de son scintillement, de son essaimage. Autour du dieu, on prie, on déserte, on fuit, on meurt. On espère, peut-être. Et tous ces actes nous dépersonnalisent, bien qu'en rapport avec chacun de nous. Ils sont happés par la distance incommensurable dont nous ne pouvons que mesurer l'enjeu insondable. On chute alors du futur infini qui révoque toute illusion de continuité de la présence et de l'absence. L'une et l'autre se résorbent dans un futur non-advenu. Il n'en restituera jamais que la silhouette des fantômes et des apparitions qui se seront montrés à découvert les uns aux autres. Ici semble irrecevable toute forme d'utopie quelle qu'elle soit, car elle s'acharne à remplir de contenus ce qui ne peut l'être, ce qui ne peut être conçu ni comme un réceptacle, ni même comme un creuset. Les utopies sont les épingles dans les yeux de qui, croyant en avoir fini avec l'ignorance de lui-même, s'octroie abusivement le pouvoir de l'avenir. Est-ce dire qu'il faut renoncer à tous projets ? Non. Leur signature s'appose en marge des redistributions de la temporalité, entre clarté et obscurité, savoir et ignorance, entre aujourd'hui et jadis. Mais le vertige de la projection est l'appel du vide, de la pression du futur pour engloutir ce qui est.

Toute projection est un détour, le divertissement du futur qui nous délaisse en se dérochant. À sa désertion correspond le vaste ennui de la terre et du ciel. Son outrance active la nostalgie et la mélancolie. Hors du champ de l'être et du néant, de l'absolu dont on peut ou non désespérer, et des maillages de la vie, le paradoxe du rien qui recouvre l'ennui se refuse à tout vouloir-dire, mais sans que l'on ne puisse le taire. Il dessine le sourire de la joie mêlée de deuil et résiste à l'emprise effrénée du monde. Nostalgie sans arrière-pays, mal oblique de l'irrecevable et du refoulé qui n'afflige ni l'amont ni l'aval de la conscience, mais la contraint à souffrir la mémoire d'une promesse vide, la promesse intenable du vide.

Nous le savons bien, notre époque veut tout ignorer de cette volupté de l'incertitude, de la maladie incurable de la mélancolie, de la tendresse d'une matière qui s'évanouit, se disperse, disparaît dans son regret. Elle a peur par orgueil de perdre pied. Elle dément la note crépusculaire de la lucidité. Aussi se raccroche-t-elle au poids des événements, quitte à les fabriquer, au bric-à-brac du quotidien. Elle aspire à l'accomplissement, là où seul l'inachevé convient, hors séjour, à l'accueil de la mort par la mort. D'où le désarroi devant les désastres humains qui semblent monstrueusement sortir de la norme, alors que c'est l'incrustation dans un système normatif qui génère les comportements funèbres. La brève remarque de Heidegger, qui suggère que seul un dieu peut encore nous sauver, prend ici toute sa force. Au-delà même – ou en deçà – de cette assertion, l'enjeu est clairement celui d'un défi auquel est soumis l'homme dans son rapport à ce que l'homme n'est pas. Il y ferait l'expérience d'une dimension sans région, sans contrée, sans lieux-dits, sans patronyme, où l'humain comme l'inhumain, son corollaire, ne donneraient plus le ton. En effet, le rapport de la mort et du langage y prendrait un éclat singulier. L'analyse de la mort la réinscrirait alors comme mesure de ce qui ne peut se mesurer, en soulevant autrement la question même de l'inscription, du langage, des noms, de celui que nous recevons. Appellation tout autre, par exemple, que celle qui désigne le mortel comme capable de la mort en tant que mort. En effet, la

mort est tout autre chose qu'une capacité. Elle est même notre incapacité majeure. Une élaboration performative, à l'aide du même mot, aurait à regrouper le triple aspect du nom, autour du mourir de la mort, de la futurition sans lendemain et de l'errance. Le mourant de la mourance, l'âme errante et le rien dont l'homme est redevable. La mort privilégie l'autre, et dès qu'apparaît l'autre de l'autre, veille l'exactitude asymétrique d'un fantôme, de côté, à l'écart, autrement dit un pseudonyme.

L'autre de l'autre. Dans l'intervalle, l'entre-deux disloqué, la double doublure du génitif ne propose rien de nouveau, hormis la perturbation d'un engouffrement incroyable – qui ne donne pas même le temps d'une croyance – dans lequel nous ne parvenons plus à distinguer la vie de la mort, saisis que nous sommes dans le tranchant d'une séparation autrement considérable, la séparation inouïe de ce qui s'entend à aimer dans l'écartèlement, la dispersion et, bien plus que l'exil, l'errance.

Tel est le crime (la crise qui tranche, sépare) de l'existence, le crime d'un commencement qui n'aura jamais commencé, qui ne saurait finir, qui restera impuni. Futur du futur. La chute de ce futur dans l'enfouissement de ma tombe s'appelle l'amour, quand il prédispose à l'accueil, à l'hospitalité dans l'incommensurable. L'amour du futur inexpiable et sans lendemain, depuis la finitude et la solitude, voilà l'extrême tension de la mémoire où l'autre se trouve infiniment ressuscité. Dans l'instance de l'amour, l'angoisse et la déchéance renoncent à la négation, sans jamais se convertir à l'arrogance de l'affirmation. En effet, le rien dans la puissance de l'amour ne rassemble, n'abrite ni l'être, ni le néant. Il les débusque dans les stridences et les connotations de la mort, pour les dilater dans ses anamorphoses, pour les décomposer dans son subterfuge où l'apparent éclipse le réel. À l'amour revient cette vive dépravation qui répand ses fantasmes. Sa transcendance surhumaine s'accorde aux perversions du poème qui invente, comme on respire, le beau et le vrai.

Moi, je mourrai
Pour que ce soit vrai

nous dit Malrieu.

Sans doute, faut-il proclamer ce paradoxe. Mais l'anamorphose et son traitement en trompe-l'œil font virer les allégories du kaléidoscope. Je dis le vrai, je pourrais tout aussi bien dire le faux. Je vous dis : montez, mais de la même manière : descendez. Cette bizarrerie harcèle la poésie, qui en est dépositaire. De ce point de vue, je ne me range pas au goût parfois prononcé de Jean Malrieu pour la pureté. Elle est trop souvent consécutive d'une poésie d'après-guerre qui file fréquemment la série : source, pureté, enfance, innocence, vérité, beauté. Mais elle perd de vue que la limpidité des sources est le filtre de la terre fangeuse, pour en mêler dans ses reflets le baume d'argile et le venin. L'enfant, lui, toujours obscur, expose dans la lumière la nature de l'incarnation avec la fraîche flétrissure de la chair fraîche. L'innocence est sa propre culpabilité. Aussi, conviendrait-il à l'éthique, qui n'est pas l'ordre moral, d'épargner les ambivalences, les ambiguïtés, les antagonismes, de les aiguïser. D'ailleurs, au cours de son itinéraire marqué par l'aventure cathare, Malrieu n'en emprunte pas moins les chemins de la mort et de la tragédie. Le miracle de la pureté véhicule plus de menaces que de sérénité. Aussi,

est-il en droit de replier la bonne nouvelle « qu'on pourrait être heureux », dans le courage d'affirmer que « nous ne voulons pas être heureux ». Qu'il ressente dans cette clairvoyance « la terrible nostalgie de Dieu », lui, cet agnostique, est une chose. Qu'il n'ait pas eu d'autre nom, dans le silence des mots, pour éprouver le déferlement d'une altérité qui creuse toutes les autres, les hallucine, les jette dans un abîme qui ménage un écart infini, c'est encore autre chose, c'est une disponibilité, qui prépare l'homme à son énigme.

Mais, ici et maintenant, il ne nous revient pas de ressusciter Jean Malrieu. Nous revenons tous deux, ensemble, différemment, autrement, de la mort. D'ailleurs, à l'extrême limite (qu'il faudrait arpenter sans relâche), c'est le mort qui hérite de nous, et non l'inverse.

Saule pleureur. Il faut un visage qui le brise, un double, un intervalle où viennent à passer tous les morts, un espace où puisse arriver ce qui ne viendra pas.

Jean, le plus pauvre héritier, mais aussi l'hérétique d'un temps qui fuit devant sa fuite, qui n'a plus de nom pour tout ce qui s'échappe de lui, comme ces soldats du front, devant l'absurde déferlement de leurs boyaux, cherchent à murmurer un dernier appel, là où il n'y a plus rien, là où les accule l'horreur, ou comme ces irradiés, cloués sur la pierre sans un dernier mot. Explicitement ou implicitement, la poésie de Malrieu frémissait interminablement devant ces abysses qui s'ouvrent dans la précarité du moindre regard, des mains, d'un geste, d'un toucher. Est précaire ce qui est obtenu par la prière. Prière ininterrompue du poème au détour infranchissable de son futur, entre l'infinie scission de l'homme avec l'autre et l'infinie tonalité de l'amour. Seul le poème offrira, entre ces deux infinis, une force prodigieuse d'amour, susceptible de transfigurer les morts et les mourants. C'est en ce sens que, pour Malrieu, il n'y a d'autre liberté que d'assumer la mort et de l'empêcher « de nous ravir ce qu'elle nous dérobe ». Tout se passe dans une relation de possession à dépossession. Mais si un mort pleure derrière chaque larme d'un vivant, nous quittons le terrain du propre, de l'approprié, de la propriété. Nous mourrons sans l'être, sans biens, sans avoir été. C'est une tout autre économie de l'existence. Ce n'est plus même une hérésie du capital ou du collectif, c'est une situation par provision, dans l'attente d'un jugement définitif qui ne tombera jamais, et au préalable d'un futur incessamment compromis.

Malrieu écrit :

J'ai dépassé l'âge de la possession
L'austérité m'est récompense.

Ainsi, toute accumulation de biens (ou de connaissances) trouvera son repos et son plaisir, comme rien de tout, dans sa vanité. Je donne à nouveau à ce terme toute sa portée picturale. La vanité n'atrophie nullement les formes du monde, mais en laisse apparaître l'instabilité, les articulations avec l'illusoire, l'inconstance et la fuite. Elle est la transparence opaque de la mort dans ses anagrammes, ses raccourcis et ses perspectives. Vestige de la brillance d'un objet d'ivoire. La mort est entrée du futur dans le monde, et le monde en vanité. La tête de mort est un masque sous chaque visage, que chaque visage cache sous un masque de chair. Le poème se tisse dans l'abstraction et l'impénétrabilité de cette double figuration.

Mon amitié avec Jean Malrieu se composait de ces axes qui traversaient l'excellence de son écriture et mes balbutiements. Convergences et divergences contribuaient également à en soutenir l'intensité. Nous en parlions à notre manière, comme il le faisait avec chacun, à la manière propre à chacun, sans l'arbitraire d'aucune subjectivité. En revanche, c'est sous sa réapparition, sous sa visière, en quelque sorte sous son impulsion, et dans un processus de mémoire qui nous retient par son déferlement, que je suis invité à parler de ce qui jadis, déjà, outrepassait nos entretiens à peine esquissés. Car le non-dit sied aux poètes. Car l'inanité de nos échanges fleurit dans l'éclat éphémère de notre abandon et de notre délire. Ce soupçon de futur qui me fait signe près du fantôme reste une ébauche. Mais ce qui se dit avec évidence manque de vie. N'existe que ce qui, dans les mots, ne passe pas dans les mots.

La vie est un songe. La prépondérance accordée à la réalité, ou bien à l'excroissance de la surréalité, meurtrit à longueur de temps notre sang et nos chairs. Que seraient-elles sans leur élagage par l'irréel qui n'autorise aucune installation, préservant ainsi la chance ténue d'un passage ? Le mal d'un pays irrémédiablement perdu, le défaut de tout pays, la nostalgie comme chute au futur se dévoile dans cette steppe où le poète désespère de l'Absolu. Cette nostalgie du désespoir avant-coureur, « cette fourmi égarée sur l'horloge », fera vivre Jean Malrieu. Comme l'a souvent souligné Jacques Lovichi, la mort pour Malrieu est présente dès les origines, dans notre sommeil vivant, dans la fragilité du poème rêvé. Le poème est l'insomnie d'un autre rêve qui nous entoure de ses nimbes. Qui donc nous rêve, rêve notre rêve, en nous renvoyant à une limite sans limite ? Le rêve nous rêve.

Malrieu :

Ce qui pèse, ce sont les rêves.
On bascule toujours
Du côté des rêves.
Ils s'épandent sur l'oreiller.
Et je dors. Elle s'étonne
De tant de réalité (*La Dormeuse*)

Ce rêve d'un autre rêve donne à rêver que la vie, dans son insularité, tournoie toujours dans « la promesse d'un malheur de plus ». Elle permet de souffrir en ce dehors de la souffrance, cette crise où l'errance reste le seul passage, sans chemin, de nos peines. L'accouplement incestueux du rêve et du futur qui l'affûte et lui fait barrage soulève la question d'un clivage dans la fraction même du refoulé. La question ou l'étonnement devant le prodige de tant de réalité qui dépouille la réalité, est l'aubaine du poème. Que signifie être poète ? Être convié à l'épreuve de ses joies et de ses tristesses, à l'excès de ses fantômes.

Il est tard. C'est l'heure de regagner ma chambre. Elle voisine toujours avec celle de mes parents dans cette maison de poussière. Un temps je l'ai partagée avec ma sœur, mais maintenant elle est étudiante à Toulouse, elle est professeur d'histoire à Albi, à Castelsarrasin, à Avranches, elle va se marier, elle se marie avec Maurice. J'ai hérité de la chambre seule. Modeste chambre séparée par une cloison d'une resserre où l'on pendait les habits, les robes, ses robes, l'une d'elle dont je me souviens, de soie verte,

suspendue sur un cintre et qui n'alla qu'une fois au bal. (Plus tard, à Paris, après la visite de la Gestapo, j'ai ouvert sa garde-robe. Des quantités de silhouettes étaient ainsi suspendues par les épaules, pleines d'air, mollement balancées. C'est drôle, ces robes suspendues sans jambes, sans souliers. C'est même l'image du désespoir). Mais pour l'heure, je me débats contre les fantômes...

(Le 11 du boulevard Montauriol)